Bulletin of the *Transilvania* University of Braşov
Series IV: Philology and Cultural Studies • Vol. 5 (54) No.2 - 2012

NAISSANCE ET RENAISSANCE : L'ACCOUCHEMENT CHEZ J.M.G. LE CLÉZIO

Roxana-Ema DREVE[1]

Abstract : *This article focuses on the mother-child relationship and its complexity, as presented in some novels of the Nobel Prize winner, J.M.G. Le Clézio. The somatic transformation of women while giving birth to their children underlines the emergence of an identity crisis, leading to the difficulty to connect or rely on other people. Trying to remain a feminine while embracing maternity, the woman finds herself alone or abandoned in a world where suffering and despair return repeatedly.*

Key-words: *birth, mother-child relationship, psychological development, intergeneration conflict.*

1. Introduction

Un motif récurrent du texte leclézien et qui fait appel à une multiplication physique du corps humain est, sans doute, l'accouchement[i]. Véritable « [t]erritoire du féminin »[ii], la parturition revient itérativement dans l'imaginaire créateur de J.M.G. Le Clézio en relation avec la douleur et la souffrance revendiquées par un acte, autrement, exceptionnel et magique. La transformation somatique de la femme correspond dans ce sens à la suppression progressive de sa féminité en faveur de l'émergence du maternel.

2. Métamorphoses du féminin

La plupart des adolescentes en train d'accoucher éprouve des changements émotionnels évidents une fois confrontées à la duplication organique qui scinde leurs corps et laisse jaillir un double similaire du « moi », un être crée du sang et de la chair de ses parents : le nouveau-né.
Dans cette optique, à l'instar de Gilles Deleuze, nous croyons que le texte de J.M.G. Le Clézio entraîne la correspondance entre le « devenir humain » lié à la condition de femme et le « devenir animal » qui vient confirmer la possession et la transe dans lesquelles plonge l'héroïne au moment de l'enfantement[iii]. Cette hypothèse est, d'ailleurs, argumentée dans *Étoile errante* par le narrateur lui-même qui souligne la dérive mentale de Roumiya, tout en mettant en valeur l'expérience maternelle-oxymore. Redevable à un enchevêtrement de séquences comportementales discontinues, l'acte de naître laisse Nejma stupéfaite, car « [c]'était effrayant et beau à la fois » (J.M.G. Le Clézio, 1992, 267). L'adolescente observe, en témoin audacieux et curieux, le changement de Roumiya et comprend que le nouveau-né apporte une femme renouvelée,

[1] "Babeş-Bolyai" University, Cluj-Napoca, Romania.

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

transformée, réinventée, qui « n'était plus la même, son visage avait changé. Renversé en arrière, face au ciel lumineux, son visage semblait un masque, comme si quelqu'un d'autre l'habitait ». (*Ibidem*)

S'il existe une vérité cachée dans les pages du roman, c'est que ce sont « [l]es enfants [qui] mettent leur mère au monde » (Marina Salles, 248) et que, paradoxalement, c'est grâce à la duplication instaurée par l'accouchement que le personnage arrive, pour de vrai, à se comprendre. C'est pourquoi l'« univers en éclats » (Isa van Acker, 23), centré sur la disjonction entre le féminin et le maternel, puise sa cohérence grâce à l'enfant, symbole de la renaissance spirituelle d'un individu ou d'un peuple. Attardons-nous à ce niveau sur Loula, née dans le camp de Nour Chams, dont l'apparition côtoie la transcendance et l'existence suppose le salut de la communauté. Si Aamma Houriya raconte l'historie de l'accouchement aux gens intéressés « comme si c'était un miracle » (J.M.G. Le Clézio, 1992, 267), le lecteur découvre à son tour la potentialité d'une libération. En effet, « [m]aintenant, il y avait un cœur dans ce camp, il y avait un centre, et c'était dans notre maison » (*Ibidem*).

Un autre exemple suggestif quant à la fonction de l'enfant de connecteur reliant passé et présent est à trouver dans l'accouchement d'Esther. Ne marquant plus, comme chez Roumiya, une continuité dans l'hétérogénéité, ne se déroulant plus sur un seul pilier événementiel, à prépondérance chronologique, la parturition indique plutôt sur l'incursion dans le merveilleux, pivot de discordances et de disjonctions. L'enfant devient, par la suite, la figure de la rupture, de « l'autre », quoi qu'il s'agisse d'un double de la mère ou des ancêtres (« Je lui avais dit, si c'est un garçon, il portera le même prénom que mon père. Michel ») (J.M.G. Le Clézio, 1992, 321).

Si Michel devient l' « autre », le reflet du « moi » maternel, l'acte de donner naissance place la mère dans un « entre-deux » oscillatoire. Dans ce sens, « [l]a femme qui accouche est en situation d'altérité » (Christelle Sohy, 77), et, conséquemment, « l'origine de la dualité est à chercher dans la séparation provoquée par la naissance [...] ». (Guy Pointry, 22)

3. Une naissance assistée

Pour ce qui est de la complexité de l'accouchement dans l'œuvre leclézienne, précisons d'emblée que c'est à travers la focalisation et le changement de perspective narrative, conjugués à la reprise systématique de quelques fragments auto similaires[iv], que le lecteur est confronté à des actes voyeuristes (Oya, Roumiya), solitaires (Liana) ou médicalement assistés (Pervenche).

Un texte d'appui sur la description de la parturition vue simultanément à travers les yeux de la mère et ceux d'un témoin objectif reste *Onitsha*. À l'instar de Roumiya qui naît dans la compagnie de Nejma, Oya partage le bonheur de mettre au monde un être issu de son corps, avec un garçon nommé Fintin. Autrement indifférente au soin médical[v], la femme ignore pour un moment le scepticisme qui la hante et qui la fait « quitt[er] le dispensaire et march[er] jusqu'au fleuve » (J.M.G. Le Clézio, 1991, 226) et choisit d'accoucher dans la présence du héros enfantin.

Pour argumenter l'hypothèse d'un enchevêtrement prolifique entre la singularité et l'altérité, Christelle Sohy s'attarde sur les facettes de l'enfantement chez J.M.G. Le Clézio et constate que « [c]'est parce qu'il est observé de l'extérieur […] que l'accouchement prend sa valeur d'événement extraordinaire » (Christelle Sohy, 78). Nous souscrivons volontiers à cette théorie et nous

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

considérons, à notre tour, que dans *Onistha* c'est surtout la résistance obsessive d'Oya devant la civilisation occidentale qui permet au narrateur d'appréhender, dans sa totalité, la beauté aporétique de l'accouchement, moment de rupture, de non linéarité, mais qui rassemble mémoire et attente, passé et présent. La valorisation mythique de la mise au monde se trouve, dans ce cas, enrichie par le double parcours temporel, axé sur l'actuel pour faire jaillir le rétrospectif et structurant également les poussées primitives, inconscientes, naturelles dans une pluralité qui côtoie la transcendance. C'est pourquoi, lorsqu'il regarde la femme qui « poussa un cri et […] expulsa le bébé sur le sol, pareil à un astre rouge dans le nuage du placenta. […] se pencha en avant, […] ramassa le bébé et avec ses dents […] coupa le cordon, puis […] s'étendit en arrière, les yeux fermés » (J.M.G. Le Clézio, 1991, 230), Fintin constate qu' « [i]l y avait un mystère, ici, [il] ne pouv[ait] rien dire, seulement regarder » (*Ibidem,* 229). L'accouchement représente, au fond, « quelque chose de terrible et d'attirant à la fois […]» (*Ibidem*), qui nécessite l'implication totale de l'être et suppose la conception des scènes fictionnelles « soumises à la polyphonie ». (Christelle Sohy, 76)

4. Solitude et mise au monde

Si l'expérience de la matrilinéarité de Roumiya ou d'Oya est renforcée par la figure de l'autre, support moral et témoin du miracle procréatif, Liana, héroïne de la nouvelle *Moloch,* affronte volontairement les douleurs de la naissance en dehors de toute présence humaine, mais dans la compagnie d'un ami fidèle anthropomorphisé, le chien Nick : « Les mains ont guidé l'enfant entre ses jambes écartées, elles l'ont posé sur le tapis, encore tout gluant et recouvert des voiles du placenta » (J.M.G. Le Clézio, 1982, 44). La primauté du détail et l'homothétie interne ébauchent le cadre général de l'action, de sorte que la transformation physique et spirituelle de Liana est rendue à travers le passage de la solitude, l'abandon et la stérilité sociale initiale à un présent irrégulier, mais riche en possibilités de sublimation identitaire.

Lorsque dans l'émission télévisée, *Bouillon de culture*, Bernard Bivot a demandé Le Clézio s'il peut décrire, en quelques mots, sa devise littéraire, l'auteur lui a répondu « attendre et voir », pour ajouter ensuite délibérément, « ou alors, simplement, attendre »[vi]. Nous remarquons dans ce contexte la fonction essentielle de l'attente en ce qui concerne l'acte d'écrire et nous insistons également sur le fait que dans la nouvelle *Moloch*, le rôle de l'expectative est d'autant plus suggestif qu'il avance l'idée d'une gradation romanesque, aboutissant dans l'expulsion du bébé. Liana pense, par conséquent,

> […] que le bébé est en train de naître, que c'est cela, ce qu'elle a attendu depuis des mois, qu'il est en train de se passer quelque chose d'extraordinaire, pour la première fois, quelque chose qui va tout changer sur la terre. (J.M.G. Le Clézio, 1982, 43)

L'orientation du récit envers la duplication argumentée par le penchement sur les connecteurs affins ou analogues est déjà présentée dans les premières pages du texte. Des syntagmes disséminés occasionnellement dans la narration font référence à l'écart émotionnel qui surgit entre la grossesse et la parturition, d'où la complexification du squelette psychologique auquel le personnage est rattaché. À l'aide des séquences linguistiques hétérogènes comme « son corps est agité de tremblements » (*Idem,* 29) ou « [c]'est comme si elle avait quelqu'un assis sur ses épaules » (*Idem,* 32), Liana est positionnée

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

simultanément dans l'*a priori* et dans *l'a posteriori.* Dans cette optique, l'enfant dont l'adolescente accouche actualise son double ancrage génétique et, conçu de la matérialité, il affirmera son unicité autour d'un pivot axial immanent. À l'évidence, la révolution chronologique suggérée par le texte permet de dépasser l'attardement temporel dans lequel semble gésir le nourrisson et démontre qu'une neutralisation de tout repère duratif reste impossible. Dans ce contexte, l'enfant échappe à l'évolution linéaire et devient non seulement la progéniture de sa mère, mais à la fois son créateur. Tandis que « [l]e corps du bébé est en train de grandir, d'occuper tout l'espace, avec sa peau tiède, avec son visage, son souffle, avec sa voix qui pleure » (*Idem*, 49-50),

> […] Liana s'est sentie délivrée de son angoisse, pour la première fois depuis des mois, sans bien comprendre pourquoi. Simplement, peut-être que cette nouvelle vie emplissait tout dans la coque du mobile home, et il n'y avait plus de place pour rien d'autre […]. (*Idem*, 45)

Bruno Thibault proposait quant à ce sujet, dans son livre *La métaphore de l'exotique,* un lien métaphorique entre l'accouchement de Liana et quelques scènes similaires prises de la Bible (Bruno Thibault, 128). D'une importance capitale s'avère être à ce niveau l'aura de positivité qui caractérise la description du mobile home dans la période post-partum, en tant que maison envahie par « la lumière du jour [qui] a commencé à éteindre les rayons de l'ampoule électrique ». (J.M.G. Le Clézio, 1982, 45)

5. Naissance et re-naissance spirituelle

Pour ce qui est de la force spirituelle que la naissance d'un enfant apporte à la mère, pensons à la fois au *Poisson d'or* [vii]. Nous avons vu, dans les écrits précédents, la prédilection de J.M.G. Le Clézio pour la mise en intrigue d'un chronotope insolite par rapport à la parturition. Le texte mentionné plus haut ne fait pas exception. Trahie et déçue par la plupart des gens qu'elle rencontre, l'héroïne du roman tente de se détacher de tout connecteur humain extérieur, qu'il s'agisse d'une perspective horizontale, renvoyant à la collectivité, ou d'un tremplin vertical, vers les profondeurs du moi. Voilà pourquoi, afin de dépasser la crainte de l'exil qui risque d'affecter le bien-être de son enfant, Houriya décide d'accoucher dans un endroit de stabilité et de régularité, « sous terre, comme une araignée dans son cocon » (J.M.G. Le Clézio, 1997, 180). Le narrateur souligne, d'ailleurs, l'excentricité d'un tel engendrement et confirme la splendeur entourant ce geste mythique par l'accent mis sur l'opacité et les ténèbres assujetties à l'expulsion. Ainsi, « Quand le bébé est né, j'ai pensé que c'était peut-être la première fois que ça arrivait, un enfant qui naissait sous la terre ; si loin de la lumière du jour, comme au fond d'une immense grotte ». (*Idem* 168)

Dans son effort de configurer le monde autour d'un jalon identitaire nouveau, notamment Pascale Malika, Houriya « est restée là trois jours presque sans sortir, sans parler » (*Idem*, 181) comme régie par une fascination incompréhensible envers l'inconnu. Dans la fièvre du miracle auquel ils assistent, les autres personnages commencent à éprouver une lourdeur psychologique, qui fait que la tension devient au fur et à mesure que l'histoire progresse vers la fin, un vrai lien interrelationnel. Nous observons à ce niveau que la binarité du maternel cède la place à un réseau rhizomatique centré sur l'introduction, dans le rapport instauré entre la mère et son bébé, d'un tiers : le groupe. Dans cette optique, le nourrisson

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

d'Houriya, n'est plus l'enfant de sa mère, mais la progéniture de toute une collectivité. L'« accouchement au pluriel » traduit, tout d'abord, la structure composite du nouveau-né, car « [l]es jours qui ont suivi, la fièvre est retombée. On était tous épuisés, comme si chacun avait fabriqué le bébé. Nous dormions à tour de rôle, en suivant le rythme des tétées ». (*Idem*, 183)

Une précision finale s'impose : la multiple parenté ne se dévoile dans sa plénitude que lors de l'attribution d'un nom pour le bébé qui vient de naître. Nous constatons, par la suite, que c'est le groupe qui prend en charge la responsabilité d'intégrer l'enfant dans la communauté, alors qu'Houriya agit en actant secondaire. L'évolution ontogénétique du petit se réalise, ainsi, de manière hétérogène :

> Je lui disais qu'on allait donner un nom au bébé. On l'appellerait Pascale, parce qu'elle était née au bon moment, avant que ne soit pris le décret d'application de la nouvelle loi de sang. Houriya était d'accord, mais elle voulait qu'on ajoute Malika, parce que c'était le nom de sa mère. (*Ibidem*)

Si la prépondérance de la parturition dans des endroits hors commun, tels le navire, le ravin, le home mobile, la banlieue, le camp de prison surprend par l'emplacement géographique d'un geste qui, dans d'autres circonstances, devrait se concrétiser dans le cadre d'une institution spécialisée, l'accouchement dans l'infirmerie (*Cœur brûle*) privilégie lui aussi, au moins partiellement, le déchirement et la dualité.

Toujours est-il que les héroïnes de J.M.G. Le Clézio sont divisées, comme l'écrivain lui-même le confesse, dans deux catégories privilégiés : « la femme objet » et « la femme idéale » (Gérard de Cortanze, 101). Or, vue sous cet angle, l'histoire de Pervenche, victime des abus et des viols correspond plutôt au premier terme de la classification. Sans doute faut-il souligner l'empreinte psychologique de la matrice idéalisée du père *in absentia*, afin de rendre pleine justice au drame vécu par l'adolescente. S'il est vrai qu'en choisissant de nouer une relation controversée avec Dax ou Laurent, Pervenche s'expose à une potentielle brutalité, la grossesse et l'accouchement n'ont pas nécessairement comme issue fictionnelle d'appeler l'attention du lecteur sur les pièges sexuelles, mais servent plutôt à illustrer la transition vers la maturité, les tensions interhumaines et l'hypocrisie qui leur est propre.

Tendue entre la fuite et le retour à l'oppresseur, la fille décide, finalement, de ne pas persécuter son copain pour l'avoir vendue aux inconnus. Elle n'obéit pas aux conseils donnés par Rachel, infirmière du centre où l'héroïne est internée et hésite à condamner son concubin. Lorsque les gens lui disent : « surtout, surtout, ne le contacte pas, ne le revoie jamais, n'oublie jamais ce qu'il t'a fait, qu'il t'a vendue pour payer sa came » (J.M.G. Le Clézio, 2000, 81), Pervenche ne peut pas s'empêcher de penser qu'elle « pourrait le revoir un jour » (*Ibidem*). L'adolescente reproduit l'enfermement de manière obsessionnelle, créant des jeux spéculaires où les ressemblances se transposent à des échelles opposées, aboutissant dans l'effacement du passé malheureux. Elle a la tendance de réduire les actes de manipulation psychique opérée par Dax et ses amis, et de les remplacer par des remémorations d'un temps heureux dans la compagnie de Laurent. Il s'agit, en effet, de substituer à la mémoire l'onirique, d'articuler l'existence autour de la réduction constante des séquences mnésiques violentes et de démultiplier les instants dynamiques, porteurs de bonheur.

La naïveté de Pervenche est argumentée par l'apparence physique de Dax qui

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

semble être « ridicule et impuissant » (*Idem*, 71), avec des gestes « vaguement menaçants » (*Idem*, 70), et montrant un intérêt visible pour les relations interfamiliales de l'héroïne[viii]. La discordance entre l'aspect timide affiché à l'extérieur et les gestes autoritaires auprès de la jeune fille (voir son attitude tyrannique par rapport aux habits, aux gens ou aux endroits que Pervenche a le droit de porter/rencontrer/visiter), est renforcée dans le texte à travers des phrases suggestives, telle : « Il se couchait, tout habillé sur le matelas à côté d'elle, il ne la touchait pas, sauf une fois ou deux, il avait glissé ses mains froides sous sa chemise, il lui avait caressé les seins, le ventre ». (*Ibidem*)

Sophie Jollin Bertocchi note dans son livre, *J.M.G. Le Clézio, L'érotisme, les mots* quant à l'éveil de la sexualité et aux seuils du devenir que « la peur constitue la première étape de l'expérience initiatique » (Sophie Jollin Bertocchi, 29). En effet, dans *Cœur brûle,* nous suivons le trajet d'un personnage féminin éprouvant la nécessité de revenir à l'homme qui l'a violée et battue, en vertu de l'attachement craintif qui domine leur relation de couple.

Il convient toutefois de signaler qu'au lieu de postuler la dissolution totale de l'individualité et la dépendance obsessionnelle à la figure de l'autre, l'accouchement de Pervenche se profile comme échappatoire thérapeutique et fait conséquemment l'objet d'une réinvention personnelle, d'une affirmation de soi. À ce titre, le statut de la femme abusée semble être défini, dans la collectivité, par le biais d'une aporie. Reposant sur un principe de cyclicité, illustré à l'aide de la mise en abyme, la formation identitaire du féminin postule également l'anéantissement et la singularité et se rapporte presque sans exception à la figure du nouveau-né. Nous constatons, dans ce sens, que si le désir de fuite se concentre initialement au niveau mental, marquant, par la suite le souhait d'une libération spirituelle, l'appropriation effective du maternel réintègre la femme au sein du rapport dominant/dominé, cette fois-ci posant en opérateur omnipuissant. Cela dit, « Pervenche regardait avec émerveillement ce petit morceau de chair rouge emballé dans des linges, qui se réveillait pour sucer son sein puis s'endormait dans ses bras avec ses petits poings serrés » (J.M.G. Le Clézio, 2000, 78), tandis que le narrateur ajoute, pour accentuer la fonction essentielle de l'enfant au cadre du récit :

> Peut-être qu'elle avait les traits de son papa, mais ça, Pervenche n'y pensait même pas. Cette petite chose vivante était à elle, bien à elle, c'était la seule chose que Pervenche avait jamais vraiment possédée. Ça n'était pas comme un animal, ou comme un objet. C'était une chose égoïste et personnelle qui se reliait à sa vie, qui prenait et donnait à sa vie en même temps. (*Ibidem*)

6. Conclusion

Notons, pour conclure, avec Marina Salles que « la maternité reste une affaire de femme dans le monde leclézien, où les pères sont notoirement absents […] » (Marina Salles, 248) et que l'homologie entre le maternel et le féminin peut également être saisie dynamiquement, en passant de la binarité et de la dualité somatique, vers une structure fractale de la femme en transition[ix]. Et comme la clôture d'un monde ouvre les portes à un désir de conquérir un autre, l'originalité de la démarche maïeutique puise sa force dans la cyclicité de la construction identitaire. Vu sous cet angle, nous sommes d'accord avec Christelle Sohy qui affirme que « [l]es jeunes femmes sont comme passives et à la

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

fois attentives aux transformations de leur corps » (Christelle Sohy, 80), seulement si on regarde cette métamorphose en tant que geste continu et irrégulier, tributaire à un constant renouvellement du moi.

Note

[i] Pour ce qui est de l'importance de ce thème dans la création littéraire de J.M.G. Lé Clézio, voir le livre de Gérard de Cortanze, *Le nomade immobile* (Paris : Éditions du Chêne. 1999 : 148) où l'écrivain confesse, par rapport à ses contacts avec les Indiens : « Lorsque j'écris, j'aime penser à ces accouchements-là. On n'écrit jamais que sur ce qu'on aime ».

[ii] Nous faisons référence à Marini, Marcelle. *Territoires du féminin avec Marguerite Duras*. Paris : Minuit. 1978.

[iii] Nous pensons surtout à l'aspect physique de l'héroïne, centré sur la valorisation de la souffrance en tant que trait intrinsèque du devenir. Lors de l'accouchement, la femme adopte une attitude non dialogique, et préfère, par la suite, de laisser son corps parler. C'est pourquoi, « La bouche ouverte, Roumiya haletait. De sa gorge montaient par instants des gémissements qui n'étaient plus sa voix » (J.M.G. Le Clézio, 1992, 267). Aux yeux curieux de Nejma, innocente quant à la complexité du monde, l'acte de naître devient l'équivalent de l'anéantissement du « moi » : « [...] il me semblait que j'étais en train d'assister à un crime » (*Idem*, 268). Soulignons, toutefois, que la parturition légitime, dans ce contexte, la sublimation du féminin pour laisser surgir un double du « moi » interne. Ainsi, la femme juxtapose à sa condition d'être un aspect nouveau essentiel, celui de mère et de protectrice d'un enfant, d'où la métamorphose implicite du corps et de l'esprit et la configuration des structures identitaires autour de la duplication somatique.

[iv] À travers la lecture des textes le cléziens où apparaît l'acte de naître (voir *supra*), nous avons constaté que le lexique employé par l'auteur pour décrire le moment exact de l'accouchement et qui traduit une gradation progressive vers le climax représenté par l'expulsion se concentre autour de quelques termes réitérés. Nous mentionnons, à ce point les verbes « haleter », « s'arc-bouter », « gémir », « pousser » ou les noms « cri », « souffle », « onde », « sang », « vertige », « placenta » qui servent à décrire l'atmosphère de l'engendrement et la métamorphose implicite de la mère. Le tout, en tant qu'unité constituée de séquences apparemment disparates et opposées, se dévoile dans sa qualité de structure cohérente surtout en prenant appui sur les variations stylistiques des scènes analysées. Donnons, pour exemplifier, quelques extraits renvoyant à la parturition dans *Étoile errante :* «L'onde revenait, sur son ventre, montait jusqu'à son visage. Elle arquait son corps en arrière, serrait les lèvres comme pour empêcher la voix de sortir, mais l'onde grandissait encore, et la plainte glissait au-dehors, devenait un cri, puis se brisait, devenait souffle haletant » (*Idem*, 268) ou bien «Roumiya s'arc-bouta sur ses talons, les épaules contre les cailloux du ravin, le visage tourné vers le soleil ». (*Ibidem*).

[v] Le même scepticisme quant au rôle des médecins lors de l'engendrement transgresse du roman *Poisson d'or.* Le lecteur suit ainsi le trajet de l'héroïne et observe avec stupéfaction que, lorsque « le moment d'accoucher est venu, Houriya a réclamé une femme, pas un médecin » (J.M.G. Le Clézio, 1997, 180).

[vi] Nous faisons référence à l'émission *Bouillon de culture,* épisode du 14 mai 1999, sur Antenne 2.

[vii] Nous nous appuyons surtout sur une citation du roman *Poisson d'or* qui fait appel à la puissance actantielle intrinsèque à l'accouchement : « Maintenant qu'elle avait le bébé, elle se sentait plus forte, la ville et les gens ne lui faisaient plus peur » (J.M.G. Le Clézio, 1997, 184.)

[viii] Dax insiste pour l'abolition des malentendus fraternels (nous faisons appel à la relation de Pervenche avec sa sœur, Clémence) par l'emploi de la phrase « il faut que tu lui écrives ». (*Cf.* J.M.G. Le Clézio, 2000, 71).

[ix] Pour analyser l'opinion de J.M.G. Le Clézio sur le sujet, voir le texte de Gérard de Cortanze. *Le nomade immobile* (Paris : Editions du Chêne. 1999 : 154-155) où apparaît la citation : « Je suis assez frappé par l'imprégnation chez moi des femmes qui sont en situation transitoire, comme élément transitoire entre deux mondes. [...]

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)

Effectivement, j'ai rencontré des femmes dont j'ai fait les portraits à répétition dans certains de mes livres qui étaient intermédiaires entre deux mondes : un monde archaïque et un monde moderne ; ou entre le monde des serviteurs et celui des maîtres ; ou entre le monde de la ville et le monde rural ».

Références

1. Acker, Isa van. *Carnets de doute. Variantes romanesques du voyage chez J.M.G. Le Clézio*. Amsterdam et New York. Rodopi. 2008.
2. De Cortanze, Gérard. *J.M.G. Le Clézio, Vérités et légendes*. Paris. Éditions du Chêne. 1999.
3. Deleuze, Gilles. *Critique et clinique*. Paris. Minuit. 1993.
4. Jollin-Bertocchi, Sophie. *J.M.G. Le Clézio, L'érotisme, les mots*. Paris. Kimé. 2001.
5. Le Clézio, J.M.G. *Moloch* in *La Ronde et autres faits divers*. Paris. Gallimard. 1982.
6. Le Clézio, J.M.G. *Onitsha*. Paris. Gallimard. 1991.
7. Le Clézio, J.M.G. *Étoile errante*. Paris. Gallimard. 1992.
8. Le Clézio, J.M.G. *Poisson d'or*. Paris : Gallimard. 1997.
9. Le Clézio, J.M.G. *Cœur brûle et autres romances*. Paris. Gallimard. 2000.
10. Pointry, Guy. *Michel Leiris, Dualisme et totalité*. Toulouse. PUF Mirail. 1995.
11. Salles, Marina. *Le Clézio, « Peintre de la vie moderne »*. Paris. L'Harmattan. 2007.
12. Sohy, Christelle. *Le féminin chez J.-M.G. Le Clézio*. Paris. Le manuscrit. 2010
13. Thibault, Bruno. *J.M.G. Le Clézio et la métaphore exotique*. Amsterdam et New York. Rodopi. 2009.

BDD-A20124 © 2012 Transilvania University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:54:23 UTC)